

Un chant de circonstance

Vincent Lambert

Numéro 84, printemps 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/96396ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lambert, V. (2021). Compte rendu de [Un chant de circonstance].
L'Inconvénient, (84), 88–90.

Un chant de circonstance

LE RÉEL ET NOUS **Vincent Lambert**

En décembre dernier, comme j'étais sans contrat et que j'avais tout l'hiver devant moi, j'ai décidé d'écrire de la poésie comme Albert Lozeau au début du 20^e siècle, c'est-à-dire sans projet, comme on tient un journal, pour voir ce qui se passerait si je prenais la poésie pour une sorte de petit chien de remplacement (ma blonde est allergique) qui me suivrait partout et que je suivrais partout où il irait. Mon *daimon*. J'écrivais tous les jours. Et comme je ne faisais rien d'autre en particulier à part déneiger la cour, je transposais en vers des histoires de mangeoire ou un appel de mon frère au sujet des cadeaux de Noël. Et puis, j'ai laissé tomber la poésie et mon quotidien profond pendant quelques semaines, l'Australie s'est mise à brûler (des gens nourrissaient les bébés koalas au biberon) et toute la famille a pris l'avion pour aller rejoindre les grands-parents en Floride et au retour le gouvernement nous a dit à la télévision de nous enfermer chez nous. C'était la pandémie, rappelez-vous. Eh bien, mon petit chien m'attendait, avec la laisse entre les dents.

Et voilà que mon journal est devenu un téléjournal. J'ai commencé à faire de la poésie de circonstance. J'étais comme ce chimpanzé dans le poème de James Tate – vous l'assoyez devant une feuille avec un crayon dans la main et lui chuchotez à l'oreille :

*You look like a god sitting there.
Why don't you try writing something ?*

J'ai pensé que cela pourrait me rendre célèbre. Qui pourra jamais oublier les poètes qui ont chanté les souffrances du peuple au temps de la grippe espagnole ?

Mais comment écrit-on de la poésie de circonstance ? Ce n'est pas parce que les souverains du monde libre et la direction des journaux ne demandent plus aux poètes de chanter les grands événements et personnages de l'Histoire en marche que les poètes vont se mettre à parler des ros-signols, même si c'est exactement ce qui s'est produit, il y a quelques siècles, lorsque la relation des poètes au pouvoir est passée du centre à la périphérie lointaine et des louanges à la varlope. Je continue de croire que la poésie, peu importe ce que disent les ventes et notre absence aux émissions de fin de soirée, loge dans une boîte à l'intérieur d'une boîte au centre du temple, comme les tablettes en lapis-lazuli racontant la création du monde. Elle ne mesure plus maintenant que deux millimètres de haut et continue de monter la garde au milieu de tout, en mesurant la grandeur de nos joies et de nos peines et aussi le niveau de l'eau de l'imagination et la santé de la terre. Elle ne fait certes pas beaucoup de bruit, mais si elle disparaissait vraiment, si on apprenait aux nouvelles que depuis cinq ans rien ne s'est publié et qu'on n'entendait rien dans la chambre du poète, ce serait soudain comme l'air, la poésie, on découvrirait sa présence au moment d'en manquer.

Malgré cela, je n'ai pas toujours senti que la poésie était là pour nous. Je veux dire pour Caroline, qui me demandait autre chose que du Victor Hugo pour célébrer le baptême de son petit Louis ; ou quand il faut écrire un poème pour le mariage du beau-frère ou pour l'obtention d'un permis de conduire. Je me trompe ou la poésie non seulement a tourné le dos au pouvoir, mais ne sait plus trop quoi dire quand c'est à son tour de parler d'amour, devant la famille et les amis réunis ? Gide disait que la poésie pouvait « amener enfin à la parole ce qui, dans l'homme, n'a pas encore parlé », c'est-à-dire la femme, l'autre en soi, l'animal et les démons et le Grand Esprit, la voix des rêves, le moi profond ou

une autre instance obscure, bref, ce qui se tait, ce qui nous observe en silence depuis le début de l'assemblée et dont le tour de parole devrait bientôt venir (en tout cas je l'espère). Mais j'ai comme un doute, lorsque notre tour viendra, j'ignore si on pourra répondre, si on aura des choses à montrer que les gens pourront vraiment voir et découvrir en eux, je ne sais même pas si la poésie en a le devoir. Je ne voudrais pas non plus qu'elle se sente obligée. Je sais bien qu'elle est née dans les marges des devoirs d'école. Je voudrais qu'elle puisse aussi garder précieusement le silence, ce serait déjà énorme. Mais quand même, je ne sais pas si la poésie qui est dans nos livres peut remplir ce vide ou nous le faire aimer, et nous montrer le sens ou le non-sens des événements qui nous arrivent avec les mots qui désarçonnent, même si on le voulait. Je ne sais pas si je pourrais continuer d'écrire si jamais je manquais de mots à un enterrement.

Les poètes écrivent beaucoup et le téléjournal ne s'arrête jamais. Il y a comme une pression depuis quelques années. Les images nous parviennent pendant qu'on déjeune, le matin, et même sous la forme de nouvelles les événements semblent nous arriver pour vrai. Tout ce qu'on diffuse aspire au régime de l'événementiel. On a commencé d'écrire sans être en train d'écrire sur un tas de choses qui sont trop partout pour ne pas qu'on les voie. Le grand naufrage des écosystèmes et l'agonie civilisationnelle, les dénonciations, la pandémie, des milliers de femmes autochtones disparues et la violence des agents de la paix, la démence du président... Évidemment on pourrait continuer l'énumération jusqu'à demain matin, l'énumération est la pauvre forme de notre impuissance écrivaine devant les vagues recommencées des nouvelles par-dessus nos têtes. La bête mondiale n'a pas de bout par où on pourrait la prendre. Je cherche les poèmes sur tout ça, j'angoisse de ne pas en trouver et je voudrais en écrire, je ne veux pas répéter ce qu'on lit sur Tweeter, je me demande bien de quoi d'autre on pourrait parler (je ne sais plus exactement de quoi la poésie devrait parler) et c'est la saturation. Tout ce que j'ai dans la tête me parle de l'humanité qui crève et se réveille. Tout ça me parle en images tiraillées entre deux mondes.

Ça, et mon pauvre poète intérieur, un genre de sauveur qui est aussi un petit dictateur, celui qui veut passer à l'Histoire en répondant à l'Histoire et qui ne veut pas, au fond, qu'un autre lui réponde. Je pense que les écrivains sont plus atteints de cet excès d'orgueil que les écrivaines, comme ils sont moins solidaires. La franchise d'Antoine Charbonneau-Demers m'a soulagé, dans les premiers temps de la pandémie : « "Il va y avoir bientôt un genre de compétition littéraire et il va falloir que j'aie quelque chose à montrer, sinon, je vais passer à côté", c'est ça que j'arrêtais pas de me répéter. » N'est-ce pas étrange de reconnaître en soi cette force égocentrique qu'il faut justement combattre autour de soi, cela même qui cherche à dominer le monde en le sauvant ? Ça, et un autre personnage encore, l'enfant qui écrit dans les marges de ses devoirs, l'enfant qui tient la chandelle au milieu de la maison des ombres. Il va d'une chandelle à l'autre et les allume en retenant son souffle. Il ne le fait pas pour lui. Il le fait pour le feu du monde, et le feu du monde l'éclaire.

Pendant quelques semaines, j'ai été angoissé, mais convaincu. Je me disais qu'on ne pouvait pas faire autrement, que la poésie devait répondre d'une façon ou d'une autre, qu'en parlant d'autre chose ou en se taisant elle contribuait au grand naufrage et au silence des victimes et ne faisait finalement que parler de sa propre absence au monde. Ce serait le déshonneur des poètes, n'est-ce pas ? si un jour nos enfants et leurs enfants à eux retournaient nous lire pour voir comment nous avions réagi et ne trouvaient rien, rien pour éclairer leurs ténèbres à eux, comme si rien ne s'était passé. Tout ce qu'on partage sur Facebook, tout ce qu'on raconte sur la pandémie et l'état de la planète, la conscience soudaine que beaucoup de nos proches feraient de bons petits nazis, tout ce qui vient assombrir momentanément les soupers entre amis (au temps où c'était possible), tout ça en permanence dans nos têtes, et rien dans les poèmes ?

Il est quand même étonnant que nous en soyons là de nouveau, comme Denise Levertov pendant la guerre du Vietnam, Yannis Ritsos à Lemnos (un camp de rééducation), Gérard Godin un matin d'octobre, à ce moment crucial où, tenue de répondre, la poésie est le plus à risque de se détourner d'elle-même. Pendant la crise des missiles, au temps d'une autre fin du monde, Hubert Aquin, qui était pourtant un être dévoué à la cause, émettait un doute :

Si, comme le veulent les pacifistes, le monde se trouve en état d'urgence, toute activité qui ne s'inscrit pas dans le sens de cette peur se trouve dévaluée et paraît, à la limite, assez dérisoire. Ce raisonnement a été souvent formulé : il consiste à valoriser la déréliction atomique et à frapper d'inauthenticité toute autre interrogation vitale. L'angoisse « pacifiste » s'affirme comme prioritaire sur toute autre forme de question.

Si Aquin met des guillemets à *pacifiste*, j'imagine que c'est pour que nous puissions remplacer ce mot par les nôtres. Je n'irai pas en nommer ici. Il suffirait de choisir. Un même sentiment d'obligation est dans l'air, une pression subtile. Le noble appel à la responsabilité de l'écrivain est le fruit angoissé de la mauvaise conscience et de l'impuissance (pourquoi ne suis-je pas en train d'écrire sur toutes

ces horreurs ?), et pourrait bien mener à notre instrumentalisation par les forces du bien et à quelques démonstrations de vertu. Il est un peu tôt pour en juger, mais l'urgence de publier laisse croire qu'on assistera à une nouvelle « parade des poètes de la Résistance », comme disait Char, ou de la Pandémie, ou de l'Environnement.

Il est quand même révélateur que les poèmes les plus forts publiés pendant la Seconde Guerre ne sont pas les déclamations de *L'honneur des poètes* (Minuit, 1943), dans lesquelles Benjamin Péret voyait des formes élaborées de publicité, mais le silence éditorial de René Char et les exercices d'admiration d'un résistant et communiste notoire qui, depuis une dizaine d'années, consacrait tout son temps libre (vingt minutes par jour) à sonder le mode de présence d'un escargot et d'une table. *Le parti pris des choses* (1942) est apparemment tout le contraire d'un chant de circonstance. Il s'agit en fait du moins engagé des livres révolutionnaires : « Cherchez-moi quelque chose de plus révolutionnaire qu'un objet, une meilleure bombe que ce mégot, ce cendrier. » On ne pourrait pas imaginer de poésie plus inoffensive, plus à l'écart des préoccupations de son temps et, pourtant, je ne pense pas qu'on ait proposé un outil plus efficace pour dissiper les mirages qui ont produit toutes les horreurs du 20^e siècle. Il faut savoir que Francis Ponge voyait son activité (se pencher entièrement sur la vie des objets) comme une façon simple de ramener le vieil humanisme qui place l'homme au centre du monde (c'est-à-dire que « l'homme ne considère plus le monde que comme le champ de son action, le lieu ou l'occasion de son pouvoir ») à un peu plus d'humilité devant ce qu'il appelait le « monde muet ». Dans l'attention portée à n'importe quel objet, on voit au-delà des murs de la pensée, on descend du manège obsessif qui reproduit autour de lui la négation de tout. Il percevait d'autant mieux, au cœur même de la guerre, que l'histoire humaine se jouait, c'est là son absurdité, sur un fond originaire et silencieux avec lequel nous aurions perdu contact, ce qui me rappelle une scène de Terrence Malick, dans *The Thin Red Line* : un soldat accroupi au milieu d'un échange de tirs remarque soudain le vent dans les hautes herbes.

Les poèmes de Ponge produisaient un effet d'extraction, de dégagement. On pourrait en dire autant des poèmes que Char a écrits au front et qu'il publiera à la Libération : pourtant datés (« 3 septembre 1939 », « Carte du 8 novembre »), inscrits dans la grande Histoire en train de se faire ou de se défaire, ils brillent d'une conscience immensément soucieuse du devenir humain et de sa douleur à la fois immédiate et ancrée dans le plan intemporel du mythe et de l'oracle. Robert Marteau s'en souviendra : « Dans la cacophonie de ces années-là, il y avait ce courant à haute tension qui vibrait dans le désert et la solitude. Un fragment de langage immémorial franchissait l'horizon, un fragment débouffé de la nuit. » Personne n'a encore perquisitionné ma maison et je ne vois pas le jour où les écrivains auront à prendre les armes, mais ce dernier adjectif dit bien là où nous sommes et notre espérance minimale pour le prochain siècle. Je ne sais pas pour vous, mais la saturation médiatique liée à la pandémie n'a fait que renforcer mon impression que nous vivons collectivement à bord d'une vision du monde embourbée. Tout ce qui se présente comme de l'art et de la littérature, tout ce que les sciences (humaines ou non) enseignent m'apparaît désormais comme un vaste effort de déconditionnement. Et ce qui s'en dégage, ce qui transparaît, on le connaît forcément déjà, en tout cas on y répond. La « réconciliation de l'homme avec le monde » dont parle Ponge, ce qui nous fait « présents nombreux », dit Char, cette « grandeur sans force » que l'expérience de la violence a réveillée dans Simone Weil. Toutes ces formules sont nées dans ce qui les niait profondément. L'engagement du poème est ici, au cœur des complications qui se referment sur nous : il consiste non pas à indiquer moralement la voie à suivre, mais à être carrément une issue de langage, à travers laquelle on fait l'expérience d'une animation de fond. La poésie en temps de crise ne peut certainement pas être instrumentalisée sans en souffrir, mais elle est bien l'instrument de quelque chose. De sa seule présence infime elle maintient l'ouverture d'une veille appelée à devenir, par la force des choses, vaillance.

Une manière parmi d'autres de résister à l'effondrement serait alors, simplement, de braquer la poésie sur la fenêtre ou de transformer les grands titres en paroles montées des temps premiers. La réalité est néanmoins que mon amie attend toujours un poème pour le baptême de son fils, et qu'il nous manque encore une ode à la vie sous la forme d'un virus invisible, quelques lignes sonores qui seraient dignes des pancartes du futur (Miron ne pourra pas faire tout le travail), et une image pour consacrer l'alliance de George Floyd et Joyce Echaquan dans nos esprits. La réalité est qu'on ne sait trop comment faire. La réalité est qu'en ce moment le gouvernement Legault s'apprête à imposer un couvre-feu (le point de presse aura lieu dans une demi-heure) alors qu'une bande de sauveurs vient de pénétrer dans le Capitole. Les enfants vont bientôt revenir de la patinoire et une femme de mon âge est assise à côté de moi sur le divan. Son père a subi aujourd'hui un traitement de chimio et, pour se changer les idées, elle roule une boule de laine multicolore. C'est un peu invraisemblable, mais d'écrire banalement les choses comme elles sont en train de se produire est presque déjà un poème, déjà une réponse. Il y a là de l'implicite et du précieux, à commencer par la conscience claire d'être au monde et, dès lors, que le monde est un feu qui brûle depuis toujours entre nos mains. ■